

LE
SÉRAIL EN GOGUETTE,
OU
LE PANIER DE VIN DE CHAMPAGNE,
COMÉDIE

EN UN ACTE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

Par MM. LAFORTELE ET MERLE ;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur
le Théâtre des Variétés, le 8 Décembre 1813.

~~~~~  
Prix: 1 fr. 25 c.  
~~~~~



PARIS,

CHEZ J. N. BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,
DERRIÈRE LE THÉÂTRE FRANÇAIS, N°. 51.

~~~~~  
De l'Imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, n°. 4.  
~~~~~

1814.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

BABOUKIN, riche fournisseur
du Sérail du grand Seigneur. *M. Potier.*

FONROSE, officier français.. *M. Aubertin.*

GERMAIN ; son valet. *M. Bosquier Gavaudan.*

MANKOUF , chef des Eunu-
ques de Baboukin. *M. Blondin.*

TAHER, jardinier de Baboukin. *M. Odry.*

ALINE, jeune Esclave française. *Mlle. Blondin.*

SUZETTE , sa Suivante. *Mlle. Mariany.*

Esclaves.

Muets.

Janissaires.



La scène se passe chez Baboukin, dans un jardin,
à peu de distance de Constantinople.

Nota. La musique se trouve chez M. GILBERT, chef d'orchestre
du Théâtre des Variétés, rue de la Vrillière, n°. 4.

LE
SÉRAIL EN GOGUETTE,
OU
LE PANIER DE VIN DE CHAMPAGNE,
COMÉDIE EN UN ACTE.

Le théâtre représente l'intérieur d'un beau jardin turc. Le théâtre est fermé par un petit mur qui laisse appercevoir la mer et la ville de Constantinople dans le lointain. A droite, sur le devant de la scène, est le harem, dont les fenêtres donnent sur le jardin. A gauche est un kiosque. Dans le fond, du même côté, est la porte d'entrée du jardin.

SCENE PREMIERE.

TAHER, *seul, tenant un rateau.*

Tout dort encore dans le sérail. Voici l'heure où j'ai promis d'introduire deux français dans le harem du seigneur Baboukin. Deux français ! c'est cent fois plus d'étourderie, d'indiscrétion et de témérité qu'il n'en faut pour nous perdre tous trois ; mais je n'ai vraiment rien à me reprocher, j'ai fait une belle résistance.

Air : *La bonne aventure.*

J'ai su ralentir d'abord
Leur course imprudente ,
Mais ils sèment des grains d'or
Dont l'aspect me tente.
Et malgré moi subjugué ,
Je dis au sérail morgué ,
Arrive qui plante , ô gué ,
Arrive qui plante.

Allez, puisque j'ai donné ma parole... Si j'avais pu, cependant, en tirer quelques sequins de plus... Je me laisse aller trop facilement... Mais on vient, je crois...

SCENE II.

FONROSE et GERMAIN, *en dehors* ; TAHER.

FONROSE et GERMAIN.

Air : *Vaud. de Gilles en deuil.*

Mon cher Taher, double de zèle ,
Sans scrupule, tu peux ouvrir
Le lieu qui contient mainte belle ,
Aux joyeux enfans du plaisir.

TAHER ; *en ouvrant.*

Quelle loi l'on me fait enfreindre .
Messieurs, ne criez pas si fort ;
Au sérail, surtout on doit craindre
De réveiller le chat ~~qui dort.~~

FONROSE, GERMAIN.

Ami, je rends grâce à ton zèle ;
C'est fort bien fait à toi d'ouvrir .
Le lieu qui contient mainte belle ,
Aux joyeux enfans du plaisir.

TAHER.

Je me reproche un peu mon zèle ;
Car il est imprudent d'ouvrir
Le lieu qui contient mainte belle ,
Aux joyeux enfans du plaisir.

FONROSE.

Ne perdons pas de temps, et conduis-nous vite dans l'intérieur du harem.... Qui peut l'arrêter ?

TAHER.

Savez-vous, monsieur, que je joue gros jeu, et j'avais bien raison d'avoir des scrupules...

GERMAIN.

N'avions-nous pas des sequins ?

TAHER.

J'en ai encore beaucoup.

GERMAIN.

Nous n'en avons plus guère.

TAHER.

Tant pis, seigneur français.

GERMAIN.

Le passé te répond de l'avenir ; nous avons les plus belles espérances ; ne sais-tu pas que mon maître, qui a rendu des services importans au grand-seigneur, a droit de compter sur sa munificence et sur sa protection.

TAHER.

Sans cela, aurais-je jamais consenti ?...

GERMAIN.

Au moment où son oncle l'appelait en France, lui et sa chère cousine, et promettait de les unir par un bon mariage ; de cruels pirates lui ont enlevé en mer l'objet de ses vœux. Rendu à la liberté, mon maître parcourt tous les harems où il peut pénétrer, pour s'assurer si son Aline n'y serait pas : il ne veut que la voir et mourir. N'est-il pas vrai, monsieur, que vous ne voulez que la voir et mourir ?

FONROSE.

Je n'ai pas d'autre ambition.

TAHER.

Dès que vous ne voulez que la voir et mourir, on peut vous procurer ce plaisir-là. Mais d'abord il faut que vous alliez revêtir le costume d'un jardinier maltais.

FONROSE.

La métamorphose est plaisante, un militaire jardinier !

Air : *Ah ! que de chagrins dans la vie.*

Ce métier n'est point mon partage,
J'y suis tout à fait étranger,
Mars n'entend rien au jardinage ;
Apollon seul se fit berger.

GERMAIN.

Ah ! vous serez, monsieur, j'aime à le croire,
Le modèle des jardiniers ;
C'est par les soins des enfans de la gloire,
Que naissent par tout les lauriers.

TAHER.

Il faudra vous plier à votre nouvel état : c'est pénible, j'en conviens. Mais aussi vous voulez être introduit chez le seigneur Baboukin, premier fournisseur des harems du Grand-Seigneur, le plus rigide observateur de la loi du Prophète, qui a transcrit cent fois l'Alcoran, et qui le pratique à un tel point, qu'il n'a jamais aperçu la couleur, ni respiré le parfum d'aucune liqueur bachique.

GERMAIN, *à part.*

D'aucune liqueur bachique! c'est bon à savoir.

TAHER.

Courez donc.

FONROSE.

Air : Va tout préparer pour la fête.

Oni, dans ma course diligente,
Je vole et je reviens après,
Pour reconnaître chaque plante,
Qui pare ces jolis bosquets.

GERMAIN.

La fleur qui vous est la plus chère,
Va bientôt paraître à vos yeux,
Et vous rencontrerez, j'espère,
Beaucoup de simples en ces lieux.

TAHER.

Dans votre course diligente,
Volez et revenez après
Pour reconnaître chaque plante
Qui pare ces jolis bosquets.

Fonrose et Germain sortent.

SCENE III.

TAHER, *seul.*

Les voilà partis! il était temps, car j'aperçois Mankouf, le redoutable chef des Eunuques; puisse-t-il n'avoir rien vu.

SCENE IV.

TAHER, MANKOUF, deux Muets.

MANKOUF.

Tu parlais quelqu'un tout-à-l'heure?

TAHER.

Qui ? moi ! seigneur Mankouf.

MANKOUF.

Oui ; toi.

TAHER.

Vous vous trompez, je vous assure.

MANKOUF.

Je ne me trompe pas, j'y vois clair.

TAHER, à part.

Que trop, comme tous les gens de son état. (*haut.*) Vous auriez vu entrer ?....

MANKOUF.

Non, je n'ai pas vu entrer, mais j'ai vu sortir. Qui était-ce ?

TAHER.

Un jardinier expert, à ce qu'il dit, et qui offrait de remplacer celui que le seigneur Baboukin a perdu l'autre jour.

MANKOUF.

Tu mens.

TAHER, désignant les muets.

Demandez plutôt.

MANKOUF, interroge les muets, qui font signe qu'ils n'ont rien vu.

Ils s'entendent tous ici.

Air : *Que d'établissements nouveaux.*

Autour de moi, de tous côtés,
 Dans le doute où chacun me plonge,
 J'ai beau chercher la vérité,
 Je ne trouve que le mensonge.
 Par crainte ou par amusement,
 Ce sont tous des menteurs insignes,
 Les femmes mentent en parlant,
 Et les muets mentent par signes.

Mais j'entends le seigneur Baboukin.

SCÈNE V.

Les Mêmes, BABOUKIN, Muets.

MANKOUF, respectueusement.

Sa seigneurie a-t-elle achevée sa sieste ?

BABOUKIN.

Oui.

MANKOUK.

Sa seigneurie veut-elle qu'on lui présente sa pipe ?

BABOUKIN.

Non.

MANKOUF.

Sa seigneurie approuve-t-elle l'envoi que j'ai fait en son nom au harem du pacha du Caire, de cinq jeunes portugaises et deux mexicaines ?

BABOUKIN.

Oui, l'affaire n'est pas mauvaise. 75 pour cent de bénéfice.

MANKOUF.

Les sorbets sont préparés dans ce kiosque, sa seigneurie veut-elle ?...

BABOUKIN.

Non, j'ai de l'humeur qu'il faut que j'évapore, je suis furieux contre un sot, un ignorant, un traître...

MANKOUF.

Nommez, seigneur, celui qui a pu vous offenser et je vais..

BABOUKIN.

Ce sot, cet ignorant, ce traître...

MANKOUF.

C'est ?...

BABOUKIN.

Toi.

MANKOUF.

Moi, j'aurais eu le malheur..

BABOUKIN.

De me déplaire souverainement. Tu m'as fait faire l'emplette d'une jeune française fort jolie, et qui me sourit véritablement, mais qui a la manie d'éclater de rire toutes les fois qu'elle me regarde. Les seules faveurs que j'en aie obtenues jusqu'à présent, c'est d'avoir eu ma pipe cassée et un sorbet sur mon caffetan de brocard d'or; voilà tout ce que j'ai remboursé des mille sequins que j'ai donnés pour elle.

MANKOUF.

Sa seigneurie veut-elle se défaire de cette esclave ?

BABOUKIN.

Jamais. D'ailleurs m'en offrira-t-on ce qu'elle m'a coûté ? ce sera encore une non valeur comme tant d'autres.

MANKOUF.

Comment ! cette Française...

BABOUKIN.

Je n'en ai pas, te dis-je, obtenu un mot de douceur. (*A Tacher.*) Mes coussins. (*Les muets apportent les carreaux.*) Tu conviendras que c'es dur, je raffole de cette petite et ses refus... (*A Tacher.*) Ma pipe. (*Un muet, le genoux en terre, lui présente sa pipe.*) Me font fumer... et puis, effronté menteur, tu m'as assuré qu'elle n'avait jamais aimé.

MANKOUF.

Je ne crois pas, seigneur.

BABOUKIN.

J'en ai des preuves. L'autre jour m'étant blotti derrière elle, comme elle se promenait dans mes jardins, ne l'ai-je pas vue s'arrêter devant une fleur d'Europe, la cueillir, soupirer et chanter : bouton de rose ? Or, une femme qui a chanté bouton de rose, est une femme qui a aimé ou qui aime.

MANKOUF.

Je ne m'en suis pas aperçu.

BABOUKIN.

Eh bien, Mankouf, prends-y garde. Va l'engager à me bien recevoir, parce que si elle ne respecte pas davantage le maître qui l'a achetée, tu n'en sera pas le bon marchand, et tu en paieras la folle-enchère.

Air : *Vaud. de Partie Carrée.*

Si désormais elle rit à ma face,
N'espère pas obtenir ton pardon.
De cette belle, une senle grimace,
Te vaudra vingt coups de bâton.
De ses rigneurs, je te rends responsable,
Et du bâton, pour arrêter l'essor,
Il faut qu'enfin, elle me trouve aimable.

MANKOUF.

Je suis un homme mort. (*3 fois.*)(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

BABOUKIN, TACHER.

BABOUKIN.

Approche ici, Tacher

Le Sérail.

T A H E R.

Seigneur Baboukin, ton humble esclave est à tes ordres.

B A B O U K I N.

J'ai jeté les yeux sur toi. Je veux que tu montes en grade, tu ne seras pas ingrat, toi, comme ce Mankouf.

T A H E R.

Votre premier eunuque?

B A B O U K I N.

C'est pourtant moi qui l'ai fait ce qu'il est, et le petit drôle ne m'en a pas la moindre obligation. Aussi je le comprendrai dans mes suppressions, et quelque jour j'ajouterais sa place à la tienne; d'autant plus qu'elle ne peut pas occuper un homme tout entier.

T A H E R.

Qui ? moi, seigneur?

B A B O U K I N.

Je veux t'élever à cette condition, te dis-je.

T A H E R , à part.

Aie ! aie ! c'est la condition que je n'aime guère.

Air : *Daignez m'épargner le reste.*

Seigneur, c'est trop me protéger ;
Souffrez que je vous remercie.
D'un bien qui n'est pas sans danger,
Je n'accepte qu'une partie.
Ne prodiguez pas vos présens,
J'ai bien assez, je vous proteste,
Des habits et des ornemens,
Des honneurs, des appointemens :
Daignez m'épargner le reste.

B A B O U K I N.

Tu es bien difficile. Au surplus, j'aurai toujours soin de toi, si tu continues à cultiver ces jolies fleurs, qui font faire des exclamations à la française. A propos, j'avais dit qu'on remplaçât l'esclave qui s'y entendait si bien.

T A H E R.

Un autre jardinier, Maltais, doit venir aujourd'hui même.

B A B O U K I N.

Bon, à vous deux, vous mettrez tout en état, et n'oubliez aucune plante, rose, coquelicot, jasmin, jonquille, pas d'âne, œillet d'inde, oreille d'ours, entends-tu ? Ce que c'est que l'amour !

Air : de *Marianne*.

Je repoussai toujours en brave ,
 Le trait que ce dieu me lança ,
 Mais aujourd'hui , je suis l'esclave
 De cette jeune esclave là.
 Oui , dès demain ,
 Sans examen ,
 Elle sera madame Baboukin.
 Amant fidèle ,
 Je veux près d'elle ,
 Que chaque fleur ,
 Lui peigne ma fraîcheur ;
 Et de chaque plante , pour elle ,
 Ornant mes jardins tous les jours ,
 Je veux lui faire faire un cours
 D'histoire naturelle.

T A H E R.

Seigneur Baboukin , ton humble esclave t'obéira. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

• BABOUKIN, deux Muets.

B A B O U K I N.

(Il fait signe aux Muets de lui apporter son grand livre.)

Il est tems de m'occuper de mon négoce , car sur l'article des femmes , je suis terriblement arriéré. (*Il lit.*) » Corres-
 » pondance... Ispaham ; Bagdad , Aboukir , Tripoli. « De tous
 » côtés , même demande. On ne veut plus que des étrangères. En
 » ait de femmes , nulle n'est prophète en son pays. » Article
 » débit. Le neuf de la lune , expédié pour Azam en Perse , dix
 » esclaves première qualité , même âge , même taille. Obser-
 » vations. Le commissionnaire Assababa prétend que sur les
 » dix tailles , il y en avait une moins fine que les autres «.
 Qu'il s'arrange , je ne réponds pas des accidens qui surviennent
 en route... » Article échange , le confrère Aldrouboudon , me
 » proposé encore douze yeux noirs pour douze yeux bleux ;
 » ornés de leurs sourcils «. Non , non , qu'il garde ses yeux noirs ,
 je garderai mes yeux bleux ; on ne m'attrape pas deux fois. Il
 ne m'en a livré que onze par le dernier envoi , le douzième
 était , un œil d'émail , j'y ai vu clair... d'ailleurs dans toutes ces
 affaires-là , il y a toujours du louche. Passons à l'état présent
 de mon harem. N^o. 1 : Chanteuse de Clam en Barbarie , bonne

à placer dans les concerts en plein air. N^o 2. Petite danseuse bergamasque. Ce soir elle me donnera un échantillon de ses talens. N^o 3. Romanière anglaise. Que diable faire de ça ! ça s'est vendu , mais ça ne se vend plus. N^o 4. Française jeune et jolie , c'est différent. Prions Mahomet pour qu'il fasse ensorte qu'elle m'adore. (*Il s'agenouille sur ses carreaux , croise les mains sur sa poitrine et adresse une prière à Mahomet.*) Alla , alla Salaïm , alla , alla. (*Au dernier alla il tombe le nez par terre.*)

SCÈNE VIII.

BABOUKIN, MANCOUF, un peu après TAHER

B A B O U K I N.

Ah ! te voilà , Mankouf.

M A U K O U F.

Ouf ! seigneur Baboukin , je quitte la jeune esclave.

Air :

Non , jamais Française aussi belle ,
N'attira justement vos vœux ,
Elle est encor un peu cruelle ,
Mais sa fierté lui sied au mieux ;
J'ai vanté votre complaisance ,
Son orgueil a paru céder ,
Et jugez de mon éloquence ,
Elle veut bien vous regarder.

B A B O U K I N.

Sans rire ! ô Mahomet ! je te rends grâce , si toute fois c'est ma prière qui me vaut ça.

T A C H E R.

Seigneur , le jardinier maltais et son garçon.

B A B O U K I N.

Installe-le dans ses fonctions. (*à Mankouf.*) Viens , Mankouf. En passant , nous choisirons dans le garde meuble des bijoux pour Aline ; ils seront à elle tant qu'elle sera à moi. Les bijoux ne sont pas indifférens pour se faire bien venir du beau sexe en général , et même en particulier.

(*Mankouf et Baboukin sortent.*)

SCENE IX.

TAHER , FONROSE, *en jardinier* et GERMAIN
de même ; il a de plus un panier de vin.

TAHER, *ouvrant à Fonrose.*

Entrez vite. De la prudence, surtout.

GERMAIN.

Va, mon cher Taher, nous n'en manquons pas plus que de prévoyance, et ce panier en est la preuve.

TAHER.

Par Mahomet ! M. Germain, je n'ai pas encore vu de vase de cette forme là. Que contiennent-ils donc ?

GERMAIN.

Un spécifique universel et inconnu dans ces climats.

TAGER.

Eh mais, à quoi pensai-je donc ? je vous introduis ici comme jardinier, et je ne songe pas que ni le maître, ni le garçon n'ont un seul instrument du métier,

Air : du Cabaret.

Ne bougez point, je me dépêche ;
Je sais ce qui convient à tous.

(à Fonrose.)

A monsieur, il faut une bêche.

(à Germain.)

Et cet arrosoir est pour vous.

GERMAIN.

(Il montre le panier de vin de champagne.)

Outre celui que tu présentes,
Ceux que contiennent ce panier,
Lorsque j'arroserai les plantes,
Arroseront le jardinier.

SCENE X.

FONROSE, GERMAIN.

FONROSE

Enfin, voilà nos affaires en bon train, pourvu, cependant

qu'on ne t'ait point trompé , et que mon Aline soit bien réellement dans ce harem.

GERMAIN.

Comment ! monsieur , vous en doutez encore ? quand j'ai la parole d'honneur du renégat qui l'a vendue.

FONROSE.

La trouverai-je toujours dans les mêmes sentimens à mon égard ?

Vaud. d' Agnès Sorel.

S'il est trop vrai qu'en sa présence ,
On a trompé plus d'un amant ,
Qui peut garantir la constance
D'un objet dont on est absent.
Ailleurs , souvent dupe des belles ,
Il serait neuf , en vérité ,
De trouver la fidélité
Dans le pays des infidèles.

GERMAIN.

Autant là qu'ailleurs.

FONROSE.

Mais j'ai bien une autre crainte. Ne m'as-tu pas dit qu'avant d'être à ce vieux fournisseur du sérail , mon Aline avait appartenu à plusieurs maîtres ?

GERMAIN.

Ah ! monsieur , quels maîtres ! le premier est le corsaire qui l'avait prise : vieil ayare ; qui , toujours la pipe à la bouche et la plume à la main , anrait craint d'altérer son salaire en approchant des charmes d'Aline , dont il calculait le produit. Le second est Alibachi , autre corsaire , ivrogne s'il en fut , et qui préférerait un verre de rhum aux plus tendres caresses. Le troisième enfin , n'était-il pas cet Aboulcasem , renégat effronté , joueur intrépide ; un coup de dez l'en rendit maître , un coup de dez la lui ravit ; il ne l'eût en son pouvoir que le tems que dura la partie. Enfin , la voici chez ce vieux rêtre de Baboukin dont l'âge doit vous laisser dans une sécurité parfaite , croyez-moi.

Air : C'est grâce à ces soins protecteurs.

Votre Aline n'a point changé ,
Bannissez de vaines alarmes ,
Quoiqu'elle ait beaucoup voyagé ,
Les corsaires soumis ont respecté ses charmes.
L'amour veilla sur ses destins ,
Et c'est une fleur , je le gage ,
Qui , transplantée en des climats lointains ,
N'a rien perdu dans le voyage.

Que n'en puis-je dire autant de Suzette ! mais elle n'a pas l'air imposant de sa maîtresse, et je crains bien...

F O N R O S E.

Je me plais à te croire. Il n'est pas de moyen que je n'employasse pour l'arracher d'ici, fallut-il armer tous les arméniens qui sont à mon service.

G E R M A I N.

Pour nous faire reconnaître de nos belles, commencez la barcarole qu'elles connaissent, et que nous chantions à bord du Sagittaire.

F O N R O S E.

Air : Ne désespérons de rien.

Tandis que l'hymen sur terre,
N'est qu'un triste casanier ;
De capitaine corsaire,
L'Amour a pris le métier,
Il laisse dans sa croisière,
Passer tout vieux bâtiment,
Mais sur corvette légère,
Le fripon cingle à l'instant,
Combattant,
Vaillamment,
A l'abordage, gaïment,
Ce qu'il attaque, il le prend.

G E R M A I N.

Même air.

Il brave tous les orages,
Sous l'étoile de Vénus,
Et préfère des parages,
Que d'autres n'ont jamais vus ;
Jamais rien ne déconcerte
Cet intrépide forban,
Courir à la découverte,
Est son plaisir le plus grand ;
Combattant,
Vaillamment,
A l'abordage, gaïment,
Ce qu'il attaque il le prend.

E N S E M B L E.

Combattant,
Vaillamment, etc.

(*Aline et Suzette paraissent à leur balcon.*)

G E R M A I N.

Eh bien, monsieur, en croirez-vous Germain ?

F O N R O S E .

Air : du nouveau Dom Quichotte.

O ma charmante amie ,
Je te revois enfin !

A L I N E .

Pour mon âme ravie ,
Ah ! quel heureux destin !

F O N R O S E .

Le sort long-tems barbare ,
A mes yeux vient t'offrir.

A L I N E .

Crains qu'il ne nous sépare ,
Au lieu de nous unir.

F O N R O S E *montant au balcon.*

Nou , rien ne nous sépare ;
L'Amour vient nous unir.

(*Les quatre ensemble.*)

Ne songeons qu'au plaisir.

G E R M A I N .

Oh ! la fleur des soubrettes !
M'as-tu gardé ta foi ?

S U Z E T T E .

De combien d'amourettes ,
As-tu subi la loi ?

G E R M A I N *montant au balcon.*

Pour nous expliquer , ma chère ,
Près de toi , je vais venir.

S U Z E T T E .

Prudemment , sachons nous taire.

(*Les quatre ensemble.*)

Ne songeons qu'au plaisir.

SCENE XI.

Les Mêmes , BABOUKIN , MANKOUF , à une fe-
nêtre du second étage , TAHER , sur le théâtre.

B A B O U K I N .

On fait l'amour à mon nez ! on fait l'amour à ma barbe !

M A U K O U F .

Faire l'amour ! c'est une chose que je ne conçois pas.

B A B O U K I N.

Rentrez, perfides odalisques. Et vous, ne vous inquiétez pas ; votre affaire sera bientôt faite ; j'en réponds sur ma tête.

(*Baboukin, Maukouf, Aline et Suzette rentrent.*)

F O N R O S E.

Germain, suis-moi.

(*Il s'échappe par la porte que Taher a laissé ouverte, Germain veut le suivre, des muets lui barrent le passage.*)

G E R M A I N.

Voilà bien les maîtres.

SCENE XII.

G E R M A I N, T A H E R, Esclaves, Muets.

T A H E R, *revenant à lui et montrant les muets.*

C'est fait de moi ! et quand je leur offrirais l'or que le français m'a donné, des muets ça n'entend rien.

G E R M A I N, *ayant réfléchi.*

Allons, Germain, de l'audace et du front ! souviens-toi que Bachus est un dieu méconnu dans ce sérail : mets à profit cette heureuse ignorance ; pour un valet, tu feras un coup de maître. Rions, chantons et buvons. Ah ! ah ! ah.

T A H E R.

Il rit ! chez ces diables de français le rire est inextinguible. (*à Germain.*) Au moment de mourir...

G E R M A I N.

Hem ! que parles-tu de mourir ?

T A H E R.

J'en parle, parce qu'on nous en a menacés, et que dans ce pays-ci on ne nous fait pas attendre.

G E R M A I N.

Quand cinq cents muets m'offriraient le cordon, je les regarderais sans rien craindre.

T A H E R.

Ils ne lui en donneraient pas le tems.

Le Sérail.

GERMAIN.

Grâce au spécifique dont j'ai su me munir, et dont mon maître a fait usage...

TAHER.

Qu'est-il donc devenu votre maître ?

GERMAIN.

Sans doute la vertu du spécifique l'aura fait disparaître.

TAHER.

Est-il possible ? donnez, donnez, que j'en boive promptement.

GERMAIN, *lui présentant une bouteille.*

Tiens.

TAHER, *après avoir bu.*

Air : un Chanoine de l'Auxerrois.

Autrefois, chez un renégat,
De ce jus, qui sent le muscat,
J'ai bu, j'en ai mémoire :
Et même, après en avoir bu,
Sous la table, j'ai disparu,
A ce que dit l'histoire.
Aujourd'hui, j'ai vraiment besoin
Qu'il m'emporte encore plus loin :
Et zon, zon, zon,
Que ce jus est bon,
A longs traits, j'en veux boire.

(Les Muets s'approchent, et par leurs signes témoignent qu'ils veulent goûter de la liqueur.)

GERMAIN.

Mée mair.

Si ces muets n'entendent rien,
Ah ! du moins, ils sentent très bien,
A ce que je puis croire ;
Certain sourire affectueux,
Vient adoucir l'aspect hideux
De leur figure noire.

(Il leur distribue du vin.)

(Aux muets.)

Buvez, mes amis, buvez tous.

(A Taher.)

Nous, chantons pour eux et pour nous.

(Ensemble.)

Et zon, zon, zon, etc.

GERMAIN.

Air : du Carillon.

Qu'un rigodon ,
Vienne couronner la fête.
Dansons en rond ,
Un entrechat par flacon.

TAHER.

Si c'est ainsi ,
Que mon supplice s'apprête,
J'attends ici ,
Pareils tourmens , sans souci ,

TAHER , GERMAIN.

Qu'un rigodon . etc.

(Ils chantent , et les Muets dansent en rond en tenant chacun un flacon.)

SCENE XIII.

Les Mêmes , BABOUKIN , MANKOUF.

Même air.

Que voyons-nous.

MANKOUF.

Quelle insulte au grand prophète !
Je crois que tous ,
Par la peur sont rendus fous.

TAHER , GERMAIN.

Qu'un rigodon , etc.

MANKOUF , BABOUKIN.

Dans la maison ,
ma

Jamais on n'a vu de fête :
Ce carillon

Deshonore la maison.
ma

MANKOUF.

Seigneur Baboukin , faisons - les tous empaler , c'est le moyen le plus doux.

BABOUKIN.

Un moment , Mankouf , un moment. Tu dis que la peur les fait extravaguer. Pour ceux qui vont périr , c'est à merveille :

ceux-là peuvent se divertir. Mais les muets ne doivent pas avoir peur; et tu as dû remarquer comme moi la danse des muets. Or, il y a certainement là quelque chose d'extraordinaire, je dirai même de surnaturel, dont je veux avoir la clef.

MANKOUF.

Je ferai observer au seigneur Baboukin....

BABOUKIN.

Le seigneur Baboukin t'ordonne de te taire. (*A Germain.*) Réponds, criminel homme, qui te tient si fort en joie dans la circonstance sérieuse, car elle est sérieuse la circonstance où tu te trouves ?

GERMAIN.

Jamais je n'eus tant sujet de me réjouir.

BABOUKIN.

Voilà, par exemple, une grande bête; Mankouf, la tête n'y est déjà plus : tu as raison.

MANKOUF.

Je vous dis, seigneur Baboukin....

BABOUKIN.

Paix ! silence ! (*A Germain.*) Je veux savoir de toi ce que contiennent ces vases qui me sont inconnus.

GERMAIN.

Ils me furent donnés par un brame de Bénarès, que j'eus le bonheur de tirer d'une citerne profonde où il était tombé en adressant une prière à Brama; c'est lui qui composa ce spécifique, et qui renferma dans chacun de ces flacons une vertu particulière.

BABOUKIN.

Un brame de Bénarès ! c'est comme un derviche musulman.

MANKOUF.

Ou plutôt quelqu'imposteur, seigneur Baboukin.

BABOUKIN.

Tu ne te tairas pas, Mankouf ? (*Aux muets.*) Holà, vous autres. (*A Mankouf.*) Les muets vont s'apprendre à parler. (*Il fait signe à deux muets de se placer derrière Mankouf.*) (*A Germain.*) Poursuis.

GERMAIN.

Ces flacons, seigneur Baboukin, ont tous différents charmes.

Air : *Le soir après pénible ouvrage.*

Semant partout des fleurs nouvelles ,
Ce philtre heureux charme nos jours ;
Par lui , des couleurs les plus belles ,
L'horizon se pare toujours ;
Dans une aimable indépendance ;
Il laisse errer la volonté ;
Il fait qu'on rit , on chante , on danse ;
C'est l'élixir de la gaieté.

B A B O U K I N .

J'en veux goûter à l'instant même ,
Que l'on débouche ce flacon ,
Je suspends mon arrêt suprême ,

(à Germain .)

Et tu seras mon échanton.

(*Il s'assied sur des coussins ; les Muets lui apportent une coupe, et Germain lui verse à boire.*)

M A N K O U F .

Seigneur Baboukin ; ne buvez pas.

(*Baboukin irrité, fait signe aux muets d'appliquer deux coups de plat de sabre sur les épaules de Mankouf.*)

M A N K O U F , se sentant frapper.

Qui sont les insolets ?

B A B O U K I N .

C'est par mon ordre.

M A N K O U F .

La volonté du sa seigneurie soit faite.

B A B O U K I N .

Je te dis de te taire. (à Germain) Encore un coup.
(*Germain lui verse à boire.*) Il a ma foi raison , ce breuvage délicieux , dont je n'avais jamais goûté , me met hors de moi-même. O prodige ! il me prend des trépignemens , des envies de danser : c'est miraculeux.

G E R M A I N .

Que diriez-vous du second spécifique ?

B A B O U K I N .

Quelle vertu a-t-il ?

G E R M A I N .

Même air.

Heureux appui de la vieillesse ,
Il s'oppose à l'effort du tems ;
Il entretient , vigueur , souplesse ,
Et doux accord dans tous les sens.

Conservant la même énergie ,
On arrive jusqu'à l'été :
Puis on recommence sa vie ;
C'est l'élixir de la santé.

MANKOUF, à part.

O Mahomet ! divin prophète !
N'use pas de sévérité.

BABOUKIN *tendant sa coupe.*

De la santé , c'est la recette ,
Buvons , buvons à ma santé.

MANKOUF.

O Mahomet ! Mahomet !

(*Deux coups de plat de sabre lui coupent la parole.*)

BABOUKIN, *tendant sa coupe.*

Encore de la santé ! Quand on prend de la santé , on n'en
saurait trop prendre.

GERMAIN, à part.

Cette santé-là me rend la vie.

BABOUKIN.

Je me sens déjà dix ans de moins. Si je rajeunis comme ça
tous les quart-d'heures , je me trouverai bientôt en enfance.

TAHER, à part.

Je crois que ça ne tardera pas.

GERMAIN.

Troisième et dernier spécifique.

Même air.

Offrant des biens de mille espèces ,
Il nous donne des traits charmans ,
Puis il nous livre les richesses ,
Et l'autorité des sultans .
On est aimé de chaque belle ,
Sans craindre d'infidélité ,
Et voilà pourquoi je l'appelle
L'élixir de la volupté.

BABOUKIN.

Ah ! pour le coup , à boire ! à boire !

MANKOUF.

J'embrasse vos genoux , ne buvez pas , Seigneur Baboukin.
Alcoran , 34^e. verset.

BABOUKIN, *chantant.*

Versez , versez toujours. (*Il boit d'une main , et de l'autre*

il fait signe aux muets de frapper Mankouf.) C'est divin !
c'est enchanteur ! (*Il se laisse tomber à terre.*) Qui m'a
transporté dans une autre région ? Allons , que ce jour ne
ressemble pas aux autres : qu'on s'amuse au sérail.

GERMAIN.

C'est ça , jeux , plaisirs , fête générale.

BABOUKIN.

C'est ça , et qu'il y ait beaucoup de gaité , de la santé , de
la volupté et du spécifique. (*Les muets l'aident à se relever.*)
Et qu'on obéisse au brame de Bénarès.

TAHER.

Voilà le breuvage qui fait des siennes.

BABOUKIN.

Air : du pas redoublé.

Je veux que ces ombrages verts ,
Brillent de mille flâmes ,
Et que mes jardins soient ouverts
Aux esclaves , aux femmes.
Que chaque belle , sans effroi ,
Ici vienne en cadence ,
Déjà tout tourne autour de moi ,
Je veux que tout y danse .

MANKOUF.

Les femmes sont libres ! Voilà tout sans dessus dessous dans
le sérail.

SCENE XIV.

BABOUKIN, MANKOUF, GERMAIN, ALINE,
Chœur des Odalisques.

(*Les esclaves apportent des lanternes de différentes cou-
leurs , qu'ils placent autour du théâtre.*)

CHOEUR.

Air : Pour nous quel plaisir.
Quel doux avenir !
De nous divertir ,
Et de sortir
Nous avons le loisir.
Ah ! quel changement !
Au sérail , vraiment ,

Femme se plaira,
Puis qu'on y rira.
Serait-ce Delphine ?
Serait-ce Zerbine ?
C'est plutôt Aline
Qui nous vante cela.
Quel doux avenir, etc.

BABOUKIN; à *Aline*.

Approche, bouquet de perles, étoile du matin, force des
cœurs, viens recevoir l'étréne de ma gaité.

GERMAIN, à *Aline*.

Vous voyez, madame, que le seigneur Baboukin en a pris
en dose suffisante.

BABOUKIN, à *Aline*.

A présent, rosier d'amour, que je suis rajeuni de moitié,
prouve-moi que tu m'adores : danse, chante, et fais-moi per-
dre la raison.

ALINE, *bas à Germain*.

L'aurait-il perdue en effet ?

GERMAIN.

A-peu-près ; mais faites ce qu'il vous dit, madame, et bien-
tôt nous serons près de Fonroë et loin d'ici.

MANKOUF.

Heureusement la nuit vient, et l'on ne peut nous voir que
du haut des Minarets.

ALINE, *chante en dansant*.

(*On entend en dehors la marche des janissaires sur l'air
des fêtes d'Eleusis.*)

Air :

Sultan sauvage,
Point d'esclavage.
Par vos égards, méritez nos faveurs,
Pour qu'une belle
Vous soit fidèle,
Retenez-ia par des chaînes de fleurs.
Pour nous réduire,
Pour nous séduire,
Au lieu d'amour, vous parlez de pouvoir,
Erreur extrême,
Le plaisir même
N'a plus de prix s'il devient un devoir.
Sultan sauvage, etc.

MANKOUF.

Ah ! seigneur , les Minarets nous auront trahis ! J'entends ,
je crois , les Janissaires.

BABOUKIN.

Je n'ai pas demandé de Janissaires , moi : qu'ils s'en retour-
nent.

GERMAIN, *bas à Aline.*

Bon ! nous profiterons de leur entrée pour sortir.

FONROSE, *en dehors.*

Au nom du Commandeur des Croyans ,

MANKOUF.

Nous sommes perdus !

GERMAIN, *à Aline.*

Nous sommes sauvés. J'ai reconnu la voix de mon maître.

MANKOUF.

Seigneur Baboukin , revenez à la raison.

GERMAIN.

Air : *Voyez Papa bec.*

Non , non ,
Point de raison ;
A la folie ,
Il faut qu'en sacrifie ;
Non , non ,
Froide raison ;
Dans le sérail , tu n'es plus de saison.

BABOUKIN.

Voyez Baboukin ,
La gaité l'inspire.
Objet tout divin ,
Donne-moi la main.

GERMAIN,

J'ai donc vu pourtant ,
Je pourrai le dire ,
Un mahométan ,
Trinquer en chantant.

Reprise de l'air.

Non , non ,
Point de raison , etc.

(*Tout le sérail , Baboukin , femmes , esclaves , tout danse ;
on force même Mankouf à danser ; on crie en dehors :*)

Au nom du Commandeur des Croyans , ouvrez.

Le Sérail.

4

SCENE XV.

Les Mêmes, FONROSE, en Cadi ; Arméniens déguisés en Janissaires.

TAHER, qui leur a ouvert la porte.

CHOEUR.

Air : des Fêtes d'Eleusis

Entrons sans retard,
On vient ici de la part
Du chef des mahométans.
Et des vrais croyans.

FONROSE.

Saisissons tous ceux,
Qui par leurs ris et leurs jeux,
Dans le jour du Rhamadan,
Froncent l'alcoran.

CHOEUR.

Entrons sans retard, etc.

FONROSE.

Pour agir avec douceur et modération, commençons par tout confisquer.

MANKOUF, à part.

Tout confisquer ! c'est un Cadi.

BABOUKIN, comme s'il se réveillait.

Hem ! Qu'est-ce ? De quoi s'agit-il ? On dirait qu'il se passe ici quelque chose d'extraordinaire. Que me veut cet homme ?

MANKOUF.

Il vient au nom du Commandeur des Croyans.

FONROSE.

Du Calife et du Grand-Seigneur.

BABOUKIN.

Grand-Seigneur tant qu'il lui plaira ; je suis aussi Grand-Seigneur, moi !

FONROSE.

Surcroît de rébellion.

BABOUKIN.

Il s'échauffe !

GERMAIN.

Proposez-lui de se rafraîchir.

FONROSE.

Qu'aperçois-je ici ? ce fripon de jardinier Maltais , qu'on a surpris colportant des liqueurs bachiques. Vite en prison aux Sept-Tours et quinze jours de bastonnade.

BABOUKIN.

Je réclame le jardinier.

GERMAIN.

Ne me réclamez pas, Seigneur ; vous courez les plus grands risques en me gardant , et je vous quitte pour ne vous pas compromettre.

(*Il passe du côté de Fonrose.*)

BABOUKIN.

Il aura sans doute un spécifique contre la bastonnade.

FONROSE.

Que vois-je ? Nouveau chef d'accusation ! On m'avait bien dit que je trouverais ici cette jeune Odalisque qui a été destinée au sérail du Calife. Je m'en empare au nom du Grand-Seigneur.

BABOUKIN.

Alte-là , seigneur Cadi ; cette femme et sa suivante sont ma propriété ; je les regarde comme faisant partie de mes effets , et vous m'offririez des monts d'or , que vous ne les auriez pas.

FONROSE.

Suivez-moi , madame.

BABOUKIN.

Arrêtez ! A moi , Mankouf ! à moi , tous.

(*Il fait signe aux muets , qui appartiennent des fers en chancelant.*)

FONROSE.

A moi , mes Janissaires.

BABOUKIN.

Courons vite dénoncer le Cadi lui-même , qui viole le droit des gens.

FONROSE.

C'est plutôt nous qui vous dénonçons , vous , qui osez rire , danser et tenir table , quand depuis une heure le jour

d'ablution, de jeune et de Ramadan, est commencé, et qui par ce crime avez encouru l'emprisonnement et la confiscation de vos biens.

B A B O U K I N.

C'est comme un nuage qui se dissipe. Je n'avais pas plus songé au Ramadan qu'au Grand-Turc. Je suis un homme perdu, je n'ai plus qu'à séduire le Cadi.

Air :

Ah ! seigneur Cadi, si l'argent
Tentait votre délicatesse.

F O N R O S E.

A l'amour, comme un vrai marchand,
Si vous préféreriez la richesse.

E N S E M B L E.

Je consentirais à céder,
Sur cette Aline au regard tendre.

B A B O U K I N.

Mille sequins pour la garder,

F O N R O S E.

Et deux mille pour la reprendre.

B A B O U K I N.

Je prends vos sequins et je garde les miens ; c'est cent pour cent de bénéfice : trop heureux de m'en tirer ainsi.

M A N K O U F.

Ah ! nous l'échappons belle.

B A B O U K I N.

ez Aline au Grand-Seigneur, et quand sa Hautesse aura besoin d'élixir de la santé, de la volupté, et du spécifique, le grand bramè de Bénarès lui donnera...

G E R M A I N.

Lui donnera du vin de Champagne.

B A B O U K I N.

Du vin de Champagne ! C'est du vin de Champagne ! C'est du vin de Champagne que j'ai bu ! O Mahomet ! pourquoi faut-il qu'il n'y ait rien de si bon que le fruit défendu !

VAUDEVILLE.

CHŒUR.

Honneur à la Champagne.
Le vin de ce canton,
Fait qu'en plaisir on gagne
Ce qu'on perd en raison.

GERMAIN.

Souvent un vieillard téméraire
Cherche à courir d'un pied léger,
Et dans la vigne de Cithère
Se flatte encor de vendanger
Un jeune ceps, par sa beauté le frappe,
L'œil en arrêt, le bras presque tendu,
Il croit déjà qu'il va mordre à la grappe,
Hélas ! pour lui, c'est du fruit défendu.

MANKOUF.

Pour égayer l'emploi maussade,
De gardien d'un joli bercail,
On me permet la promenade
Dans tous les jardins du sérail.
Rosier charmant, tubéreuse, anémone ;
Offre à mes sens un plaisir continu,
Mais pour Mankouf, ainsi le sort l'ordonne.
Pommes d'amour sont du fruit défendu.

T A H E R.

Possédant une belle vigne,
Kaled que l'on doit envier,
Ne veut-il pas, fripon insigne,
Aller chez autrui grapiller.
Sa femme est belle, et sa voisine est laide ;
A sa moitié, dans son cœur éperdu,
D'où vient qu'un jour la voisine succède,
C'est que pour lui, c'est du fruit défendu.

ALINE, au Public.

Aux premiers pas, dans la carrière ,
Par un bonheur inattendu ,
A tout le monde, savoir plaire,
C'est, dit-on, du fruit défendu.
Ici, pourtant, c'est l'espoir qui m'enflâme.
Par vos bontés, ah ! qu'il soit soutenu.
Vous savez bien qu'en tout tems une femme ,
Eût quelque goût pour le fruit défendu.

20 JV 67

FIN.